

L'appel à la différence

Voilà qu'après plusieurs années au cours desquelles le succès était un label de qualité promis aux gestes dont l'originalité s'importait des pays «instructeurs» de tel ou tel courant artistique, le ton change et, dans son mot d'introduction pour le Salon du Cercle artistique, le président Jean Petit lance un appel à la différence, au respect de l'individualité de chaque artiste, de l'indépendance de sa création: «... il y a là, écrit le président du CAL, un enseignement de modestie à chacun, d'accepter les limites de sa constitution culturelle et de ne pas glaner de l'originalité dans des idiosyncrasies étrangères; il y a surtout l'appel à l'artiste de se dire, de formuler sa condition propre, sous peine de la vouer à l'oubli, aucun autre ne pouvant ni ne voulant se substituer à lui.»

De ce point de vue, le Salon 2003 présente un caractère, si non de grande originalité, au moins d'évolution et de campement dans des attitudes devenues personnelles. On reconnaît la plupart des artistes sans lire les étiquettes, et si par endroits on se croyait devant des œuvres déjà montrées, pour la majorité la «griffe» est une marque bienvenue de maturité.

Evolutif et original, *Miikka Heinonen* laisse le tempérament robuste de ses images s'exprimer au-delà des limitations imposées par l'image classique. Dans l'équivoque des situations théâtralisées et des ambiances semi-ouvertes, l'artiste remet en question l'ordre informel des figures et des lieux. Avec des personnages qui acceptent la double ambiguïté de leur existence et de leur environnement, «Window living» propose une entrée difficile dans les «territoires de l'ombre» tout en préservant un semblant de glamour blafard.



Claire Weides-Coos: «Champ de blé», «Champ de feux» et «Champ de bleuets»

(Photo: Marc Wilwert)

Toujours de la très bonne photographie, les trois œuvres réalisées par *Jean Luc Koenig* «d'après nature», reprennent le thème du nu classique qui témoigne de l'élégance d'une image et du raffinement d'une nuance, faisant référence à ce que les hommes de l'art ont appelé «le sens du beau».

En peinture, *Tung-Wen Margue* change d'attitude avec la présentation de trois pièces en tôle dont la signification passe de la sérénité des images inspirées par la nature à la prise de position d'un artiste devant les événements tragiques qui secouent à tout moment son monde. Refusant de sortir de cette ambiance de peinture qui est devenu la sienne, *Tung-Wen Margue* retravaille méticuleusement chaque élément, construisant pièce par pièce, détail par détail, un nouveau concept. Cette fois, la tôle doit être ancienne, fragilisée par le passage du temps, rouillée naturellement par les intem-

péries car, avant de dénoncer la douleur des hommes elle doit y avoir vécu sa propre ruine. Le message est subtil et se décline dans tous les autres éléments de la peinture. Le motif du fond, les couleurs assombries, les personnages découpés dans du papier de journal, les hommes à droite, les femmes à gauche, les jeunes séparés des adultes. Rien n'est gratuit dans les tableaux des «bushmen», qui font entendre la voix d'un artiste revendiquant sa liberté de parole.

Beaucoup moins engagé, le travail de *Rog Molitor* vient plaider en faveur des compositions digitales. Un enregistrement informatisé du glissement d'une pomme sur une surface lisse permet l'accès à une écriture codifiée que l'artiste organise dans une suite de panneaux rythmée par des propositions chromatiques diverses. Déclinées dans l'interaction entre le mouvement et son graphisme, entre le plein de l'objet ini-

tial et le vide de l'image transcrite, les «compositions» de *Rog Molitor* ouvrent des voies nouvelles dans la vision de l'artiste.

Toujours dans le domaine de bonnes surprises, *Claire Weides-Coos* fait découvrir la délicatesse et la poétique des espaces structurés. Epuisé par l'enthousiasme de la première rencontre avec la toile, dans le couloir largement ouvert par des tresses verticales, le pigment se gorge de reflets. Un «champ de feux», un autre de blé, un troisième de bleuets, dans les tableaux de *Claire Weides-Coos* tout est précis et tout se relaxe dans cet état de présomption où la tradition figurative rencontre le territoire du vague, et où, déduites du paysage, des ombres très douces s'imposent entre réalité et abstraction.

Germaine Hoffmann amène un air d'incertitude feutrée. Renvoyant à une réalité sensible, son collage sur bois laqué témoigne des possibilités de l'artiste de reconquérir la valeur des espaces noirs. Ses touches laissent dans leurs sillages l'aphorisme d'un nom: «Palestine», d'une figure qui mûrit dans l'énigme de ses germes, de ses embryons, de ses devenir.

Pénalisée par le désir de trop composer, de trop s'expliquer, de trop montrer ou cacher, *Manette Fusenig* perd ses repères sur le plan géographique du monde, alors que, faute d'être trop rigoureuse, *Laure Hammes-Quittelier* rate l'épanouissement fragile d'un véritable espace artistique.

Mariana Wathelet

(à suivre)

A la Villa Vauban jusqu'au 26 octobre.